

SUJET *Notre nature nous indique t-elle ce que nous devons faire ?*



D'abord problématiser.



(Problématiser, ça veut dire poser le problème que le sujet implique. Je donne ici les éléments de ma réflexion. Il faut ensuite les mouliner pour les couler dans la langue académique que la monde scolaire admet et exige).

Quand on parle ici de « nature », il faut entendre la nature humaine. Et il est évident que notre « nature » ne nous indique pas ce que nous devons faire. Rien en nous ne nous dit comment agir ni pourquoi. Notre nature humaine implique une dimension pulsionnelle, que nous pouvons suivre, mais qui risque de porter atteinte à nous-mêmes comme à notre prochain, que ma nature peut m'inviter à gifler pour de multiples raisons, donc certaines très légitimes.

Pourtant, il y a en nous une instance qui nous pousse à agir conformément à une certaine idée que nous avons du bien : c'est la raison. Et la raison fait partie de notre nature. Mais cette raison peut être contrariée par notre nature sensible, ce que les philosophes appellent les appétits ou passions. Notre nature rationnelle peut donc nous indiquer d'agir de telle manière et notre appétit sensible (notre égoïsme, notre lâcheté ou notre volonté de survivre) peut aussi nous indiquer d'agir autrement. Il y a donc une dualité, qui peut rendre un peu compliqué l'agir humain.

Notre « nature » plutôt que nous indiquer où est notre devoir nous indique donc plutôt notre plaisir, ou plus simplement d'éviter la douleur et donc l'effort.

Il faut donc gouverner cette partie sensible, et éduquer cette nature humaine quelque peu encline à écouter son désir plutôt que sa raison.

Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je voudrais faire... (Saint Paul)



Exploiter du matériau philosophique?

Vous avez (en ligne et commentés) le texte de Kant sur la conscience comme juge implacable (qui vous dit ce que vous devez faire) ; et deux textes de Rousseau dont celui sur la « conscience comme instinct divin », qui insiste sur la nature sensible de l'homme corrompue par la société ; l'un et l'autre semblent attester qu'en nous la conscience nous dicte ce que nous devons faire.

Mais il y a un autre texte de Rousseau qui parle des « opérations de l'âme », et qui explique que spontanément nous avons deux tendances : la première est la préservation de notre être, la seconde une compassion certaine quand on voit autrui souffrir.

Ce n'est pas parce qu'on éprouve de la compassion qu'on intervient, qu'on agit ; et ce n'est pas la compassion qui est capable de nous faire agir avec raison, voire avec sagesse. Comme on peut le voir à chaque fois que le sadisme compassionnel s'étale sur nos écrans.

Pour Thomas d'Aquin, la nature humaine est caractérisée par une dualité entre deux formes de l'appétit : l'appétit sensitif (ou sensualité) et l'appétit rationnel. Le premier est un désir qui naît de la perception d'un objet qui intéresse la vie du corps. C'est le siège des passions. Les puissances rationnelles (l'intelligence et la volonté) se porte vers des choses opposées.

Notre nature nous indique-t-elle ce que nous devons faire ? Oui, la raison nous indique ce que nous devons faire. Mais elle peut se trouver contrariée par un appétit sensitif dérégulé, ou par une raison « sensible ». Or, la raison ordonnatrice est celle qui est capable de hiérarchiser les désirs parfois contraires ou incompatibles.

Aristote considère que l'appétit obéit à la raison, ou du moins qu'il doit le faire.

D'où le problème : comment faire pour que l'appétit soit gouverné par la raison. Rousseau explique que la société dévoie le double principe qui est au cœur de la nature sensible pour lui. Pour Kant notre raison est un juge que rien ne peut assourdir. Dans les deux cas, pas besoin d'éduquer ? Aristote pensait que la vertu impliquait un « habitus » autrement dit une certaine éducation, un « pli » donné par le temps et dans le temps.

Conclusion :

Notre nature nous indique donc ce que nous devons faire, mais elle ne nous dit pas forcément comment le faire, et elle ne nous donne pas non plus la force de le faire.

PLAN DETAILLE ET LARGEMENT REDIGE.

I Nature et raison : la raison, guide de notre agir ?

Kant insiste sur ce fait universel : « *tout homme a une conscience et se trouve observé, menacé par un juge intérieur et cette puissance est inhérente à son être* ». Rousseau renchérit avec lyrisme : « *conscience, conscience instinct divin* ». Pour eux, notre nature humaine nous indique ce que nous devons faire, grâce tout simplement à ce qu'on appelle « la conscience » et son organe interne : la raison. Mais pour Kant, cette voix de la raison peut être assourdi, l'homme peut s'étourdir pour ne pas l'écouter. Pour Rousseau, c'est la société qui dévoie une nature prise entre deux grands soucis : la conservation de soi et la compassion envers le prochain. Suivant cette nature nous ne pouvons que compatir à la souffrance du prochain, même si le souci de la conservation de soi peut nous conduire à nous préférer. C'est bien iréniste, car nous savons tous combien ce souci de la conservation de soi est puissant et peut conduire à l'oubli du prochain. La nature ne suffit pas si la société ne soutient pas le souci de l'autre et n'encourage pas à quelques qualités d'oubli de soi.

Mais notre nature n'a pas de comportement moral « inné ». Certes, la conscience est sans doute un instinct divin, un juge qui vous colle à la peau comme une ombre, mais elle ne donne pas nécessairement les instructions pour se comporter dignement. Il faut donc que la société reprogramme à chaque génération le *bagage moral* qu'elle souhaite transmettre, et que, en Occident au moins, le christianisme a relayé et transmis. Il y a ce que nous devons faire, ce que nous ne devons pas faire, et ce que nous ne devons pas omettre de faire. Et cela ne nous est pas donné par notre nature mais par un décalogue transmis par le judaïsme, sur lequel le christianisme est enté. Comment faire le bien, évidemment, cela est une autre affaire.

II De l'appétit sensible à l'inconscient

Car, tous les philosophes, avant l'émergence de la psychologie comme discipline, ont eu conscience de la force extrême de ces puissances appétitives en l'homme. La Scolastique les décline en deux puissances structurantes : le concupiscible et l'irascible. Hume

comme Hobbes ont insisté sur la puissance concupiscible : celle qui gouverne la convoitise, la cupidité, la rapacité.

La connaissance de la loi morale est une chose, la capacité à obéir à cette loi morale en est une autre. Notre « nature » est marquée par cette dualité entre les appétits sensibles et les puissances rationnelles. L'appétit sensible peut être plus fort et les passions nous rendre sourd à la voix de la raison, ce que Kant a fort bien vu.

Si notre nature – sensitive comme rationnelle – nous indiquait ce que nous devons faire, qu'en serait-il de la liberté humaine ? L'agir est une des grandes difficultés de la vie humaine : un agir raisonnable et qui pourtant garde une certaine spontanéité et qui ne soit pas uniquement des symptômes et des actes manqués. Même si ce matériel issu de notre ingouvernable inconscient nous informe de ce qui échappe à la raison.

Car si notre raison est vraiment ce guide intraitable dont parle Kant, nous devrions lui obéir sans murmurer comme à un tyran. Certes on peut postuler dans la nature humaine une certaine programmation pour agir conformément à une nature qui est un donné. Mais cette nature est à la fois intellectuelle et sensible, elle est faite de raison et de désirs ; elle vibre d'aspirations sourdes et latentes dont l'accomplissement dépend de circonstances comme de la volonté humaine.

Mais il y a aussi dans notre nature une autre force contraire à l'ordre de la raison : l'inconscient. Dans notre nature, il y a cette puissance terrible, aussi forte que la voix de la raison et qui s'appelle le « désir ». Or, ce désir est le plus souvent soumis aux exigences de la société, et souvent réprimé. Freud envisage même dans un texte étonnant de « renoncer à toute contrainte et à la répression des instincts » de sorte que seraient tariées les sources du mécontentement qu'inspire la civilisation et « les hommes, n'étant plus troublés par des conflits internes, pourraient s'adonner entièrement à l'acquisition des ressources naturelles et à la jouissance de celles-ci ». Un âge d'or dont Freud évidemment doute de la possibilité de réalisation. Car notre humaine nature nous pousse surtout à assouvir un certain nombre de désirs, et pas seulement les besoins les plus nécessaires. Une saine répression de l'agressivité inhérente à la nature humaine est selon toute apparence une nécessité de la vie sociale.

III Nature raison et signification

Notre « nature », que le christianisme a vu comme abîmée par une catastrophe métaphysique qui atteint le genre humain, dans sa nature même, notre nature n'est sans doute pas aussi spontanément bonne que le rêva Rousseau et les épigones. Elle souffre d'un désordre inhérent dans ses puissances mêmes, qui se discutent entre elles : le cœur contre la raison, la raison contre les appétits, bref l'ordre du désir et son effroyable exigence contre les obligations de la raison. Mais cette nature exige un au-delà d'elle-même. Elle a en elle une exigence informulée : ce qu'on appelle une « fin » qui déborde le cadre de la raison et des appétits. Et la fin de l'homme n'est pas la loi morale et l'impératif catégorique ; elle n'est pas un comportement irréprochable dicté par une raison impériale et tyrannique. La fin de l'homme requiert un choix, une décision. Ce n'est pas seulement en termes d'agir, de « faire » que se pose la liberté humaine, mais en termes de ce que nous sommes. Il y a dans la nature humaine quelque chose qui demande à être construit, et qui exige une option de l'intelligence : *dis-moi qui tu adores, je te dirai qui tu es* comme le soulignait saint Augustin. Si la nature humaine implique un « donné », elle implique aussi une décision libre et un consentement de l'homme à ce qu'il est, ou ce qu'il veut être : un pur produit de sa société, comme le sartrisme le proposait, ou un pur produit de l'intelligence et de l'amour divin, comme le propose le christianisme. *Nous agissons selon ce que nous sommes*, comme l'avait vu Thomas d'Aquin : nature, raison, liberté et soutien de la grâce pour les chrétiens.

Nous ne sommes pas seulement déchirés entre nos appétences et notre vie rationnelle, mais il y a aussi une vie de l'esprit qui fait partie de l'humaine nature et ce que le christianisme appelle « la grâce ». La liberté humaine requiert les régulations de la raison, mais aussi une liberté de spontanéité, sur ce fond pulsionnel qui est notre vitalité propre et gouverne le désir de vivre. Mais vivre c'est parfois ne pas seulement compatir pour le prochain mais aussi quelques renoncements pour lui donner une place.

Mais pas plus la grâce que la nature ne nous disent l'une ou l'autre ce que nous devons faire, ni comment le faire. C'est à l'homme de décider, conformément à ce qu'il est (ou croit être) pour répondre à sa dignité comme aussi donner un sens à son agir.

Car il y a dans notre nature une aspiration à trouver du sens à ce que nous faisons. Par delà l'énigme de l'inconscient, par delà les faillites, les faiblesses et l'aspiration obstinée au bonheur qui habite tout homme. Car nous voulons être heureux. Et cela, c'est notre nature qui obstinément nous le rappelle : le bonheur... Cet effrayant désir d'être heureux qui souvent oblitère ce qu'on appelle le « devoir ». Ce devoir qui se décline en obligations sociales que le groupe auquel nous appartenons ne se prive pas de nous rappeler. Car il y a ce que la nature veut, et il y a ce que la société nous indique de faire : aller à l'école, étudier la philosophie, prendre soin de nos parents (et de nos enfants). Il peut arriver que les lois sociales nous enjoignent de faire ou permettent et encouragent ce qui va contre la nature et que la conscience s'élève contre ce que la loi tient pour un droit.

Nota bene :

La question de la société et des devoirs qu'elle nous impose demanderait tout un développement. Mais vous pouvez réorganiser le plan en lui accordant toute une partie et en réintégrant dans un I la question de l'opposition nature raison. Vous avez une vraie latitude, et vous pouvez parfaitement déployer cette opposition nature/raison en trois parties. Mais vous pouvez aussi déployer un éventail de concepts plus larges. Tout dépend de votre problématique.

Problème : si la nature humaine n'existe pas ou doit être construite, un devoir de philosophie va devenir de plus en plus difficile. Il faut admettre que le genre humain participe d'une commune nature pour pouvoir penser la raison, le bonheur, Dieu etc... Si nous refusons notre nature créée, très imparfaite, mais enfin qui a quelques belles réalisations à son actif, je ne vois pas très bien comment penser. Détruire certains concepts ne libèrent pas : cela empêche simplement de penser.

SUJET CONNEXE : *Faut-il suivre notre nature ?*

Il vaut mieux suivre notre raison, et même parfois les conseils avisés. La nature ne vous est pas d'une grande aide pour rédiger une dissertation philosophique. Ça s'apprend. Mais il y a un « discours naturel », en vous, que vous devez exploiter : les idées qui vous viennent, l'expérience sur laquelle vous appuyer. Mais il y a une nécessaire élaboration.